



VIEILLARD-BARON, Jean-Louis, *Platon et l'idéalisme allemand (1770-1830)*

Jean-Dominique Robert

Volume 37, numéro 2, 1981

Le salut. Recherches exégétiques et théologiques.

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705867ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705867ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Robert, J.-D. (1981). Compte rendu de [VIEILLARD-BARON, Jean-Louis, *Platon et l'idéalisme allemand (1770-1830)*]. *Laval théologique et philosophique*, 37(2), 252–253. <https://doi.org/10.7202/705867ar>

vénéral Libermann et beaucoup d'autres. Élaborée dans ces séminaires, la pensée théologique française va essaimer dans le monde.

L'expansion du christocentrisme gagne dans tous les domaines dans l'Église catholique de notre XX^e siècle. Il s'agit de l'élaboration d'un christocentrisme radical, c'est-à-dire exclusif de tout compromis avec un quelconque théocentrisme. C'est vers le Christ et vers le Christ seul, regardé comme un personnage historique que va la foi. La morale, la prédication, les rites de la messe, et même le prêtre lui-même entre dans le schéma ecclésiastique qui n'est « qu'un christocentrisme de pacotille, un vague humanitarisme ». (p. 248).

Où va l'Église? L'abbé Milet, prenant toujours la position du sociologue désintéressé, se permet quelques prévisions. D'abord, l'Église sera toujours bipolaire (vérité difficile à comprendre pour les catholiques d'Amérique). Mais l'Église va incliner à nouveau vers un certain théocentrisme. Elle devrait donc être conduite à redécouvrir l'Éternisme, la transcendance et la rationalité. Sa doctrine sera d'une nouvelle « scolastique ». L'auteur écrit enfin : « Bornons-nous à prévoir comme probable une époque de grande rigueur métaphysique, ou la Théodicée retrouvera un crédit reconnu par tous, scientifiques, métaphysiciens... et, conséquemment les théologiens. » (p. 317).

Enfin une spiritualité christocentrique est aussi à repenser; et cela également en fonction du théocentrisme retrouvé qui va bientôt s'imposer. Il y aura une nouvelle forme de vie « avec le Christ ».

Pour celui qui s'intéresse à l'évolution de l'Église catholique, ce livre est révélateur et même passionnant.

William C. MARCEAU, csb

Jean-Guy Pagé, *Une église sans laïcs?* Collection « Réflexion et Vie », n° 11. Montréal, Bellarmin, 11,5 × 17,5 cm, 1980, 77 pages.

Présenté par une mère de famille qui se sent « appelée au laïcat » comme certains sont appelés à la vie religieuse ou au sacerdoce, cette publication veut mettre à la disposition d'un plus large public un extrait du troisième tome du *Qui est l'Église?* de Jean-Guy Pagé. L'auteur y parle un langage riche en tradition théologique. Ainsi l'ouvrage est structuré autour du thème classique

de la participation du chrétien à la triple fonction sacerdotale du Christ: prophétique, pastorale et culturelle. L'auteur insiste sur le fait que le prêtre de la hiérarchie n'a pas le monopole du sacerdoce du Christ. Le baptisé y est regardé un peu comme le prêtre du quotidien dans un monde en croissance vers le Royaume.

La lecture de l'ouvrage nous donne l'impression de méditer les textes de Vatican II. On y retrouve les mêmes accents, jusque dans leur timide audace. L'auteur cherche moins à provoquer à la réflexion qu'à rappeler les fondements théologiques de la place du laïcat dans l'Église. De ce point de vue, cette courte étude est d'une qualité exceptionnelle, comme d'ailleurs l'ouvrage magistral dont il est extrait.

La présente édition est proposée aux laïcs. Elle pourrait également être lue avec avantage par ces clercs qui ont encore tendance à se regarder comme les seuls vrais appelés à porter la Bonne Nouvelle du salut. Il faut souhaiter que les catégories traditionnelles de l'ouvrage (sacré/profane; naturel/surnaturel, etc.) ne le priveront pas de la diffusion qu'il mérite à cause de la richesse de sa matière.

R.-Michel ROBERGE

Jean-Louis VIEILLARD-BARON, *Platon et l'idéalisme allemand (1770-1830)*. Un vol. 22 × 13 de 408 pp. Paris, Beauchesne, 1979.

L'Avant-propos indique le but de l'ouvrage: « Ceci n'est pas un livre, mais une thèse. L'auteur y a voulu dégager l'empreinte de Platon dans l'idéalisme allemand et singulièrement chez Hegel. La marque du travail de l'Esprit et de l'aventure spirituelle qu'il a suscitée est encore visible dans ces pages sous sa forme première: l'auteur s'est enfoui dans l'érudition la plus minutieuse pour émerger par étapes. D'abord il a suivi la pente qui va de la philosophie à l'histoire de la philosophie, et de celle-ci à l'histoire des idées, puis il a remonté cette pente de l'émergence textuelle et politique à leur origine métaphysique et ponctuelle comme l'éclair de l'intuition. En histoire de la philosophie, il a écouté la leçon de Yvon Belaval, montrant l'intérêt extrême des auteurs secondaires pour renouveler le visage du XVIII^e siècle » (p. 9). La dernière partie du travail tente de nous dire à la fois: « Ce que Hegel doit à Platon » et: « Ce que nous devons à Hegel » (pp. 371-388). Voici

quelques-unes des conclusions: 1^o « Il y a chez Platon comme chez Hegel un effort d'assimilation du *sujet* à la réflexion philosophique, comme préalable indispensable à la compréhension du mouvement autonome de l'absolu lui-même: c'est la dialectique ascendante chez Platon, c'est la science des expériences de la conscience chez Hegel. Mais on ne tombe pas pour autant dans l'idéalisme subjectif, à la manière de Fichte » (p. 373); 2^o « Sans entrer dans le détail de la polémique au sujet du platonisme ou de l'aristotélisme de Schelling, on peut souligner que l'étude de la renaissance de Platon à la fin du XVIII^e siècle, et de son épanouissement dans la grande interprétation philosophique donnée par Hegel à Berlin, nous montre clairement que l'impact de la philosophie kantienne sur l'idéalisme allemand, Fichte mis à part (et essentiellement pour la philosophie morale marquée dès le début par la *Critique de la raison pratique*), a été fortement surestimé » (p. 380). Autre formule: « L'image traditionnelle de l'idéalisme allemand comme "post-kantienne" doit être abandonnée, sinon du point de vue chronologique, mais du point de vue systématique. Hegel, comme Hölderlin et Schelling, a d'abord vu Kant à travers Fichte, et toutes les découvertes récentes le confirment; au contraire Platon, bénéficiant de l'éloignement chronologique et d'une ardente image de la Grèce, a été d'emblée lu pour lui-même, et c'est pourquoi sa marque est si forte » (p. 380). 3^o « Ce que nous devons à Hegel, ce que nous apprennent, une fois encore, les leçons de Hegel sur Platon, c'est que, comme le dit Platon dans la *République* (572 B), nous devons, dans la réflexion philosophique, tenir vers le haut les regards que nous dirigeons à tort vers le bas. Ce qui signifie, si on le comprend bien que "Toute philosophie est et reste idéalisme, elle comprend sous elle réalisme et idéalisme, mais seulement d'une façon telle que ce premier idéalisme absolu ne soit pas confondu avec le second, qui est d'une espèce seulement relative" (33). Cette expression de Schelling reçoit un sens précis grâce à la confrontation et à la composition de l'idéalisme sous sa forme hégélienne et sous sa forme platonicienne. Pussions-nous avoir éclairé ce moment éternel de l'histoire de l'esprit » (p. 388). Pour finir nous ne pouvons résister à la joie de transcrire une appréciation qui nous paraît bien opportune: « Ce que Hegel rejette absolument en effet, c'est ce que Schleiermacher rejette aussi, à savoir de prendre pour un absolu l'étude philologique des textes, et l'examen purement formel d'un texte. En philosophie, la méthode d'étude proposée par M. Gueroult comme "techno-

logie des systèmes" est le type même du pur formalisme, et implique par conséquent un scepticisme inavoué à la base » (p. 385)! La « thèse » de J.-L. V.-B. comporte une très bonne bibliographie raisonnée (pp. 389-401) et un Index des références aux dialogues de Platon. En bref, le présent volume offre un excellent instrument de travail. Il permet de corriger certaines vues « traditionnelles » relatives aux rapports entre Platon/Kant, d'une part, et la grande tradition de l'idéalisme allemand, d'autre part.

Jean-Dominique ROBERT

Rafael-Thomas CALDERA, *Le jugement par inclination chez saint Thomas d'Aquin*. (Préface de L. B. Geiger, O.P.). Un vol. 24 × 16 de 143 pp., Paris, Vrin, 1980.

Le P. Geiger souligne fort bien et le but et la valeur du présent volume. « C'est, écrit-il, la connaissance par connaturalité au sens précis (qu'il propose d'appeler jugement par inclination) que M. Caldera s'est proposé d'étudier pour en préciser la nature et en définir la fonction. L'auteur estime, à juste titre, que l'on s'engage dans une fausse direction tant qu'on cherche à faire porter la connaissance par connaturalité sur quelque aspect "spéculatif" de l'objet que les autres connaissances ne livreraient pas. Il suffit cependant de lire attentivement les textes pour s'apercevoir que la connaissance par connaturalité, comme, évidemment, la connaissance affective, porte sur le *bien*, donc sur un rapport de convenance entre le connaissant et certaines réalités connues. M. Caldera a le mérite de situer d'emblée le débat sur son vrai terrain et de faire appel aux éléments de doctrine susceptibles de l'éclairer utilement. Si, en effet, le jugement par connaturalité porte sur le bien, c'est à l'intérieur du *discernement du bien* qu'il faut le comprendre, dont il n'est, au vrai, qu'une des formes, et une des plus importantes. En se référant à la métaphysique du bien, d'une part, à la conception authentiquement thomassienne du discernement ou du jugement, d'autre part, telle que saint Thomas lui-même la conçoit, différente, sur bien des points, de la présentation courante, on échappe sans peine aux difficultés qui ont paru insurmontables à bien des thomistes » (p. III). Précision capitale: "Pour reconnaître au jugement par inclination sa spécificité et son authentique statut de jugement, il n'est pas nécessaire de